

La petite lettre

63



Peinture : Peter KRAAYVANGER

21 Juin 2020... Bienvenue. été !

Benvenuta, estate !
Alla tua maturità mi affido...

Derrière toi la pâle inertie de l'hiver
Et la folie capricieuse du printemps.
Nimbé d'or et d'orange
Tu avances
Vers des matins glorieux
Vers des crépuscules de feu.
Tes heures s'égrainent
Dans la lourde chaleur
Ponctué par le chant tapageur
Des cigales
Elles s'apaiseront plus tard
Au miracle de rosée
Qui va perler tes fruits
De promesses juteuses.
Dans l'opulence de ta maturité
Je m'installe, été,
Je me gorge de tes saveurs
De tes ardeurs...
Dispersées à l'automne
En tourbillons de nuages
Chargés de fables nouvelles.

OLV

Une maman qui s'en va...

Une maman qui s'en va...
Et la houle du chagrin pleure aux souvenirs,
Beau livre de bord que le temps ne peut finir...

Une maman qui s'en va...
Et la houle du chagrin se berce d'enfance
Irisée de Noël quand les rêves s'élancent...

Une maman qui s'en va...
Et la houle du chagrin reflue en regrets
Les secrètes rancunes quand l'amour se tait...

Une maman qui s'en va...
Et la houle du chagrin baigne de tendresse
La famille que de douces pensées caressent...

Une maman qui s'en va...
Et nous revoilà petits, petits orphelins
A la dérive sur la houle du chagrin...

Renée ROUSÉE



Peinture : Peter KRAAYVANGER

Statues

Dans le parc où mes pas s'étirent, quand mon cœur est trop lourd,
Trônait, austère, sur son piédestal de pierre, un buste de voltaire,
Je m'arrêtais toujours dans sa proximité, comme s'il fut un secours,
Une présence éclairée, un baume posé sur mes ruminations solitaires.

Le regard droit, il restait assez indifférent à l'insignifiance de ma peine,
Fixant d'un œil torve, plombé, le néant ou une toute autre dimension,
Inaccessible aux vivants arrimés à la berge, avant leur ultime migration,
En visionnaire détaché, empreint de rectitude et d'une morgue hautaine.

Pour échapper à son emprise, je réduisais cette figure à sa fonction d'objet,
Je la toisais : est-tu belle, ce casque chevelu, suranné, n'est qu'une statue !
Tu étais un grand homme, n'est-ce pas un peu suspect, d'être ainsi célébré,
Personne ne peut, toute une vie, se targuer, de concentrer toutes les vertus.

Pourtant, j'avais bon ironiser, je ressentais, à ses côtés, que j'étais bonifiée,
Nous étions proche tous deux, il portait des possibles et les voix de l'histoire,
Moi, je venais m'y référer, s'il n'avait été qu'un homme, s'il s'était trompé,
Aveuglé le lettré, sourd à la douleur des esclaves, sa statue devait-elle choir ?

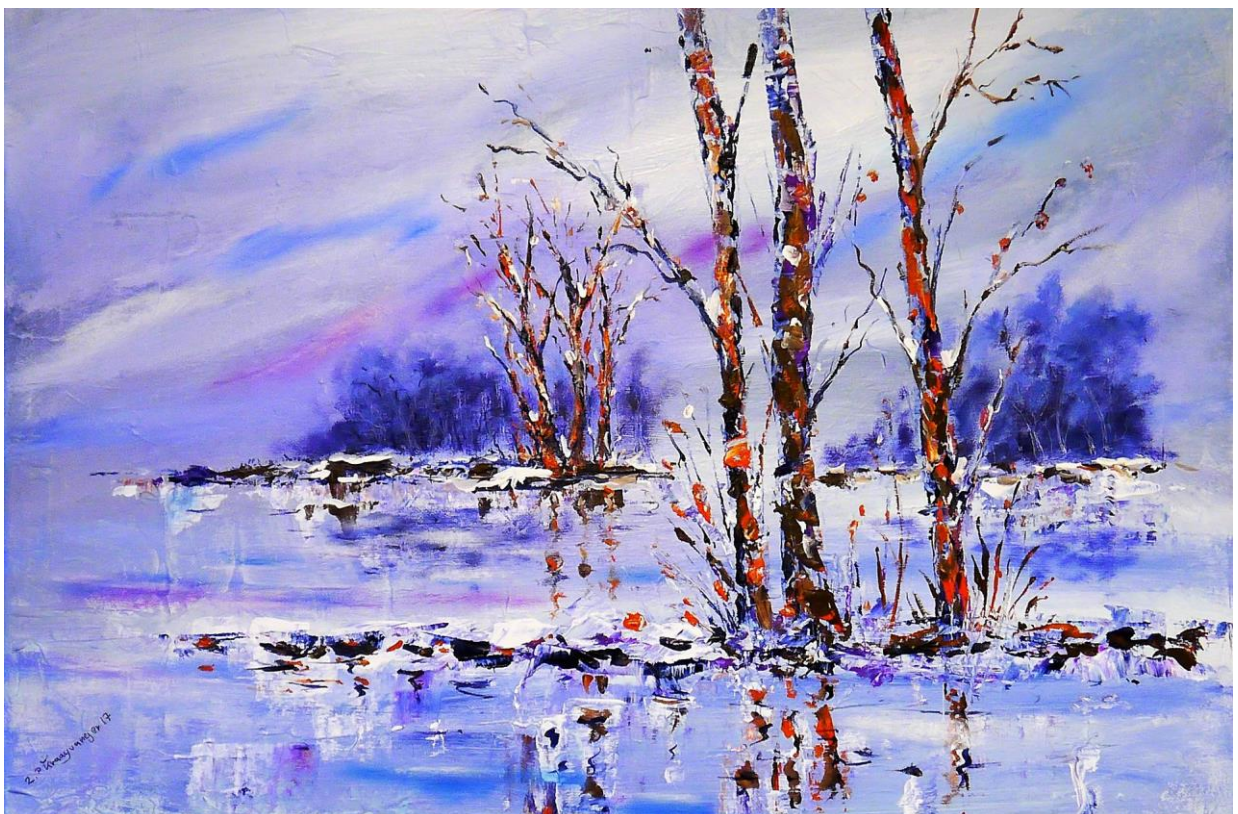
Non ! les statues comme les hommes ont leur part d'ombre et de lumière,
Disent nos petites, et que c'est d'elles, que nous vient l'envie de s'élever,
De transcender nos faiblesses, ne pas se pétrifier, gisant plus dur qu'une pierre,
Mais d'affirmer nos valeurs, volonté, lutter et tenter de juguler nos médiocrités.

Regardons nos statues et notre humilité, en face, sans renier, rien déboulonner,
Le beau, l'oppression indissociés, sont accrochés aux pas de nos prédécesseurs,
Ne se méprisent pas d'anachroniques pensées d'aujourd'hui, traquant l'erreur
Comme si la démesure de l'égo, les dictateurs, avaient cessés de s'autocélébrer.

Pourtant chacun érige sa statue, sculpte avec son petit matériau, et iconoclaste,
S'emploie à détruire les symboles, alors qu'il magnifie son image, peu chaste,
Vient modeler, pour comprendre, s'admirer, balbutie, taille sa pierre brute,
Forme, prend forme, sait qu'il n'est que poussière et lui oppose un uppercut!

Je veux, à l'indignation impulsive, pulsée aux réseaux sociaux, aux flashes de rage,
Fausses résistances, fortes comme un tweet partagé, opposer la rondeur des statues,
Leurs mystères, l'imperfection inhérente à toute réalisation, chercher leur message,
Et les laisser doucement s'éroder, disperser le grain du passé, lentement, aux nues .

Claire BALLANFAT



Peinture : Peter KRAAYVANGER

Mis Ojos Negros

Conociste mis ojos negros
Y no puedes vivir sin ellos
Mi mirada descarada
En el que te ahogas

Conociste mis ojos negros
Y no puedes pasarte sin ellos
Estas bajo mi hechizo
No puedes luchar, mi carino

Hechizado por mis ojos negros
Sueñas dormir en mis brazos
Ojalà, vivieras conmigo
Te dices, suspirando

Pero, mis ojos negros son bravios
No se dejan capturar, jamás preso,
Te enamoran tanto como su libertad
Querido, quieren conservar su independancia !

Tendràs que acostumbrarte...

Mes yeux noirs

Tu as connu mes yeux noirs
Et tu ne peux pas vivre sans eux
Mon regard effronté
Dans lequel tu te noies

Tu as connu mes yeux noirs
Et tu ne peux pas te passer d'eux
Tu es sous mon charme
Tu ne peux pas lutter, mon chéri

Ensorcelé par mes yeux noirs
Tu rêves de dormir dans mes bras
Si seulement tu pouvais vivre avec moi,
Te dis-tu en soupirant

Mais mes yeux noirs sont sauvages,
Ils ne se laissent pas capturer, jamais prisonnier,
Ils t'aiment autant que leur liberté,
Chéri, ils veulent garder leur indépendance !

Il faudra t'y habituer...

Patricia FORGE



*A contre-ciel**

Fleuve d'argent
Au crépuscule des gens
J'entends battre le cœur
De la ville à l'unisson

L'arc-en-ciel s'accroche
Aux rêves nocturnes
Frôlant le temps du bout
Des ailes ce *jour liquide*.*

Montevideo

Extrait de « Tarmac »

* Jules SUPERVIELLE

Du côté de chez Albert (2^{ème} partie)

Camus affirme : non les Hommes ne savent jamais comment il faut aimer. Rien ne les contente.

Tout ce qu'ils savent c'est rêver, imaginer de nouveaux devoirs, chercher de nouveaux pays et de nouvelles demeures. Tandis que nous, nous savons qu'il faut se dépêcher d'aimer partager le même lit, se donner la main, craindre l'absence.

Quand on aime on ne rêve de rien. Les Mythes sont à la religion ce que la poésie est à la vérité, masques posés sur la passion de vivre. L'air est raréfié de la beauté.

Il faut être riche ou pauvre pour vivre de son métier.

Le Bonheur n'est pas tout et les Hommes ont leur devoir, le mien est de retrouver ma Mère. Le bonheur est le contraire de je suis heureux.

Lécher sa vie comme une glace, ou un sucre d'orge. La grandeur puisse s'unir à la bonté (dilemme). Le bonheur est-il le simple accord entre l'être et cette existence qu'il mène.

Le bonheur est à toute force inséparable de l'optimisme, lié à l'amour.

Aller jusqu'au bout savoir garder son secret. Désir de durée et son destin de mort.

Vivre le présent c'est considérer le présent.

Je sais des heures et des lieux où le bonheur peut paraître si amer, qu'on préfère sa promesse. Il y a un bonheur plus haut où le bonheur paraît futile.

Gérard MOQUET



Peinture : Peter KRAAYVANGER

Elle est une trouée de ciel bleu,
Dans l'océan gris de mes nuages.
Elle incite à parler voyages,
A rêver de soleils radieux.

Elle est le souffle de ma vie,
La lumière d'un soleil levant.
Elle tire mes pas vers l'en avant,
Change mes enfers en paradis.

Elle fut un éclair foudroyant,
Le jour où le bleu de ses yeux,
A fait plonger mon cœur douteux,
Dans la pureté des sentiments.

Elle est le cœur de ma raison,
Le seul sujet de mes pensées.
Elle comprend mes mots insensés,
Et les modère de leur passion.

Alain SERGENT

Imaginaires

J'ai retrouvé dans mon garage un vieux vélo magique.

Dorénavant, chaque nuit, sur cet immense tricycle volant à palmes, je viendrai, caché par des nuages d'étoiles, survoler sans aucun bruit le toit de ta maison.

En douceur, je tournerai en rond au-dessus de ta bâtisse pour que les cercles de ces escapades aériennes dessinent dans ton salon des colonnes transparentes de verre invisible.

Dans ta grande pièce, je remplirai ces colonnes verticales l'une, de pétales multicolores de fleurs inconnues, l'autre de flocons tendrement tièdes de neige de lune, une troisième sera, elle, remplie de fins grains de sable blanc de plages secrètes.

Grains de sable, flocons et pétales seront tous en suspension, entraînés dans une douce farandole tourbillonnante.

Très délicatement, mes mains tendues inviteront l'ombre de ton ombre à se lever en douceur de ton lit.

Pendant que, blottie sous tes draps, tu dormiras d'un sommeil très profond, cette image de ton aura descendra les escaliers pour, démultipliée, venir se laisser élever en apesanteur dans chacune de ces colonnes d'air.

Accoudé sur le bord de ta fenêtre, je ne me lasserai pas de te contempler, amant fasciné par ces trois beautés nues qui, en suspend, endormies mais souriantes, se laisseront porter par la chaleur et le bien-être de ces tubes magiques animées par les rondes de ce vélo hérité d'un ancien magicien qui, avant, faisait tourner les splendides corps des princesses du ciel.

Si attendre chacun de tes messages avec un empressement incontrôlable,
si guetter l'ultime instant où mon regard croise le tien,
si désirer prendre ta main au creux de la mienne,
si, les yeux fermés, je me glisse immédiatement dans des songes romantiques,
si écrire à l'infini des textes comme un poète assoiffé de moissons de mots,
si des odeurs boisées, des couleurs sépias, des arômes océaniques troublent mes sens,

c'est être divinement heureux, alors je le suis comme jamais, plus jamais.

Je rêve tant de toi que de pouvoir l'écrire évacue des hordes d'accalmie romantique.

Le simple fait de croiser ton regard quelques secondes m'apporte plus de félicité que mille fêtes de banquets festifs.

Un jour, j'aimerais m'allonger à tes côtés, dans un immense pré de fleurs de bonheur, dans un champ rond qui, tournoyant doucement sur lui-même, s'élèverait délicatement dans les cieux pour pouvoir, main dans la main, regarder ensemble un ciel de trois soleils adossés à trois lunes zébrées de trois arcs en ciel.

Je voudrais lascivement m'endormir dans cet îlot champêtre en écoutant passionnément ta voix, en fermant les yeux avec, comme dernière vision, la couleur incroyablement profonde de ton regard.

Je te souhaite des voyages nocturnes resplendissant de bonheur chatoyant et lumineux.

Je suis si heureux de te rêver, j'éprouve tant des sensations agréables, je me sens si incontrôlablement différent depuis quelques années.

À chaque tête à tête avec une femme aussi belle, ton regard me fascine toujours autant même si je dois avouer que le souvenir de tes baisers me manque infiniment et que je me réfugie souvent dans mes rêves pour retrouver l'odeur de ton corps et le sucré de ta bouche.

Un fou, un genou au sol, la tête en arrière, les paumes relevées vers la voûte étoilée, encore étonné de pouvoir écrire des mots délicats adressés à la fée dont le parfum émeut et bouleverse ses sens et dont les magnifiques mimiques exhalent frénétiquement sa déraison.

Tendrement en souriant, le fou d'un ange.

Christian MARTINASSO

Missives à sa Muse (Editions Baudelaire)

Point d'escale

S'enchaînent les bateaux,
Ils font couler nos encres.
Combien auront sombré,
Loin de la terre promise !
La mer comme tombeau,
Eux qui voulaient la vaincre.
Juste un ticket aller,
Un sac comme valise,
Rêvant d'Eldorado,
Ils fuyaient les massacres.
Malgré tous les dangers,
Leur décision fut prise.
Qu'importe le bateau,
Ils auront levé l'ancre,
Tenté la traversée,
« Inch' allah » en devise !
Qu'importent les bateaux,
Qu'ils fassent couler nos encres !
Rien ne semble changer,
Leur détresse est admise.

yAK



Peinture : Peter KRAAYVANGER